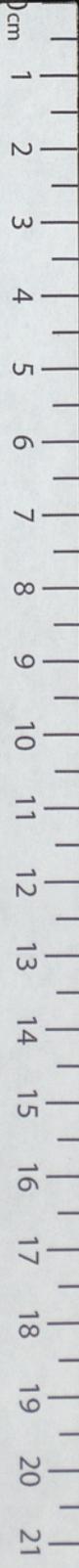


57



DOCUMENTS
UNIVERSITAIRES

1

1822-1838 à 1857

Res

90575

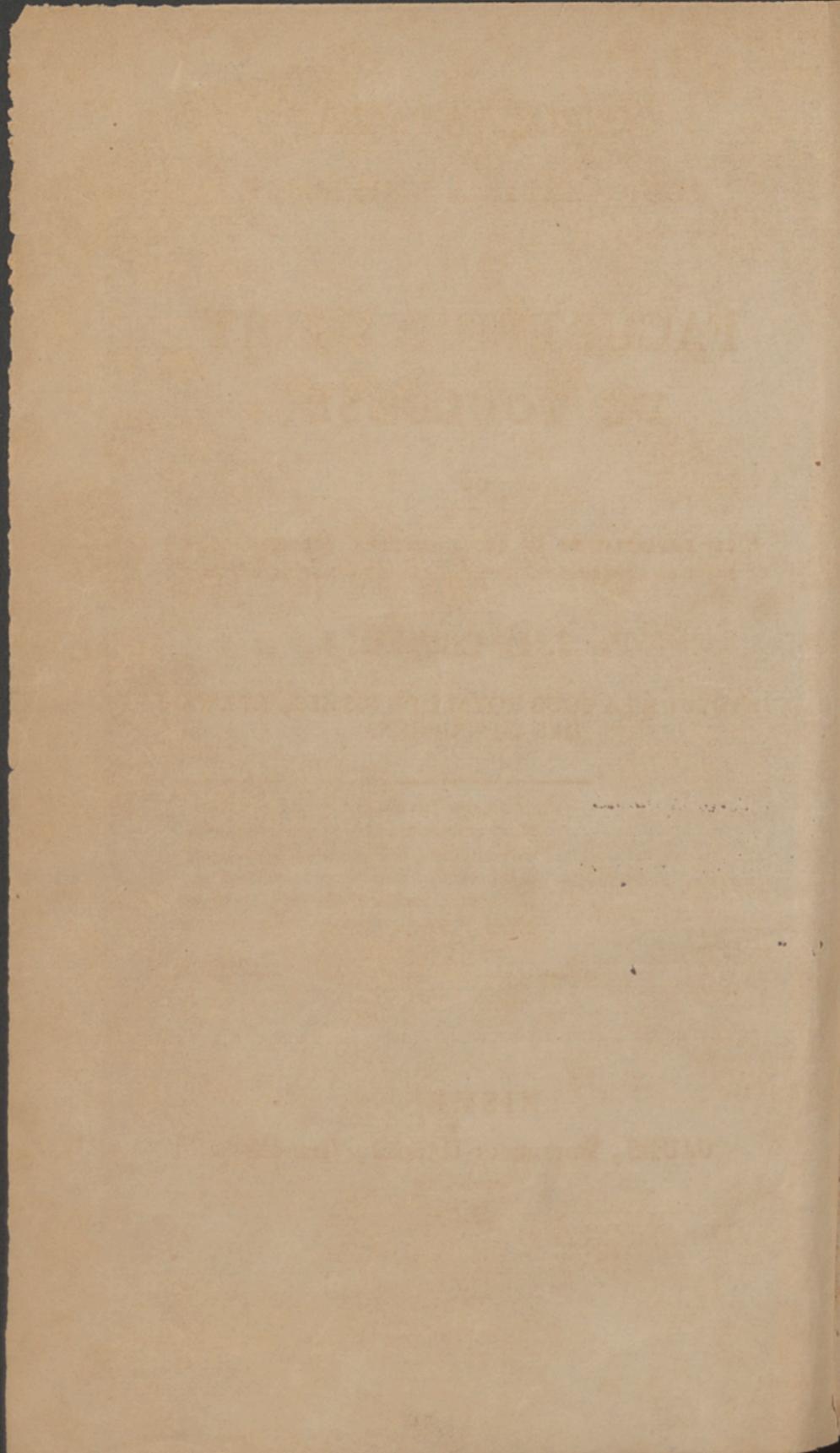
1857







Res 90,575-1



Res 90 575-1 / 4
H.

RAPPORTS

SUR LES TRAVAUX
DE L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE
DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE
DE TOULOUSE,

LUS DANS LES SÉANCES SOLENNELLES DE LA RENTRÉE DES
FACULTÉS DE L'ACADÉMIE,

Pendant les années 1840, 1841, 1842, 1843, 1844, 1845;

Par M. DUCASSE,

PROFESSEUR D'ACCOUCHEMENTS, DIRECTEUR DE L'ÉCOLE; CORRESPONDANT DE
L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS; SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ
DE MÉDECINE, ET SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES
SCIENCES, INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE
TOULOUSE; CHEVALIER DE LA LÉGIION
D'HONNEUR, ETC., ETC.



TOULOUSE,
IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,
RUE SAINT-ROME, N.° 41.
1845.

RAPPORTS

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE

DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

DE TOULOUSE

LES JURY DES ÉCRITS SOUS-SCRIVÉS DE LA RÉDIGER DES
FACULTÉS DE L'ÉCOLE

Présent les noms des

P. M. DUCASSE

Le rapporteur, M. Ducasse, a l'honneur de vous adresser
ci-joint le rapport qu'il a rédigé sur le sujet qui vous est
proposé. Il prie de vouloir bien agréer, Messieurs,
l'assurance de sa haute et respectueuse considération.

Le rapporteur, M. Ducasse, a l'honneur de vous adresser
ci-joint le rapport qu'il a rédigé sur le sujet qui vous est
proposé. Il prie de vouloir bien agréer, Messieurs,
l'assurance de sa haute et respectueuse considération.

Le rapporteur, M. Ducasse, a l'honneur de vous adresser
ci-joint le rapport qu'il a rédigé sur le sujet qui vous est
proposé. Il prie de vouloir bien agréer, Messieurs,
l'assurance de sa haute et respectueuse considération.

Le rapporteur, M. Ducasse, a l'honneur de vous adresser
ci-joint le rapport qu'il a rédigé sur le sujet qui vous est
proposé. Il prie de vouloir bien agréer, Messieurs,
l'assurance de sa haute et respectueuse considération.

Le rapporteur, M. Ducasse, a l'honneur de vous adresser
ci-joint le rapport qu'il a rédigé sur le sujet qui vous est
proposé. Il prie de vouloir bien agréer, Messieurs,
l'assurance de sa haute et respectueuse considération.

Le rapporteur, M. Ducasse, a l'honneur de vous adresser
ci-joint le rapport qu'il a rédigé sur le sujet qui vous est
proposé. Il prie de vouloir bien agréer, Messieurs,
l'assurance de sa haute et respectueuse considération.

Le rapporteur, M. Ducasse, a l'honneur de vous adresser
ci-joint le rapport qu'il a rédigé sur le sujet qui vous est
proposé. Il prie de vouloir bien agréer, Messieurs,
l'assurance de sa haute et respectueuse considération.

PREMIER RAPPORT.

Séance du 16 Novembre 1840.

MESSIEURS,

C'est à la sollicitude éclairée du chef de cette Académie pour tout ce qui concerne l'enseignement des Sciences et des Lettres (1), que l'Ecole secondaire de Médecine doit la faveur d'être admise au milieu de ce docte aréopage. Je viens donc en son nom, et conformément aux instructions ministérielles, vous faire part de la situation de cette Ecole, et dans un tableau rapide, mais exact, vous dire ce qu'elle a été pendant l'année 1839. Que ne m'est-il permis de remonter plus haut dans l'histoire des changements qu'elle a successivement éprouvés ! J'aimerais à rappeler l'époque de 1836, où deux cent douze élèves se pressaient sur ses bancs pour y recevoir un enseignement aussi complet que la science pourrait même l'exiger aujourd'hui, et rivaliser ainsi de nombre, si ce n'est de talent, avec les Facultés de Médecine du royaume. Je vous raconterais l'étonnement et presque l'incrédulité passagère d'un des hommes les plus remarquables du siècle, qui avait la mission officielle d'inspecter les Ecoles secondaires de la France, et qui ne

(1) M. Thuillier.

crut réellement à cette prospérité numérique, qu'après en avoir par lui-même constaté la réalité sur nos registres (1).

Ce fut alors l'âge d'or de notre Ecole. Depuis cette époque, une véritable décadence en a marqué les exercices, et dans l'année qui vient de s'écouler, à peine cent trente-trois Elèves ont suivi nos leçons, et porté seulement le nombre des inscriptions à celui de quatre cent treize.

Et cependant, Messieurs, les cours divisés avec sagesse, en cours d'hiver et en cours d'été, ont été faits constamment avec zèle, avec exactitude. Les rapports hebdomadaires que je suis chargé d'adresser à M. le Recteur; les notes trimestrielles que M. le Ministre a réclamées, et qui lui sont parvenues avec les mêmes détails et la même fidélité, ne laissent aucun doute sur l'accomplissement consciencieux des devoirs des Professeurs, car les faits y sont presque journellement transcrits et n'ont pas besoin d'emprunter à une complaisance blâmable, ou à des récits inexacts, les couleurs qui leur sont données. Les Etudiants eux-mêmes, plus relevés peut-être dans l'ordre social qu'ils ne l'étaient autrefois, lorsque les traditions espagnoles réglaient leur conduite, mieux placés par conséquent pour apprécier les avantages de l'enseignement, secondaient leurs Maîtres par leur assiduité, par leur dévouement, et méritaient souvent de voir mentionner dans nos relations officielles et leurs efforts et leurs progrès.

Il faudrait donc chercher en dehors de notre Ecole, cet abandon déplorable, cette affligeante diminution dans

(1) M. Orfila.

le nombre des Elèves qui jusqu'alors l'avaient fréquentée. Il faudrait peut-être remonter jusqu'aux régions supérieures, d'où la lumière intellectuelle nous arrive ; et tout en rendant justice à ceux qui président à sa propagation , blâmer les moyens employés pour en diriger les rayons ! Mais ici je sens combien ma tâche serait longue et pénible. Je sens que les détails dans lesquels je serais obligé d'entrer , lasseraient bientôt votre patience , et dépasseraient les limites imposées à un orateur dans une séance aussi solennelle. Je m'empresse par conséquent d'y rentrer, et de terminer ce qui est relatif à l'enseignement et aux études médicales, en disant qu'avant chaque leçon quelques Elèves , au nombre de deux ou trois , subissent un examen sur la matière traitée dans la leçon précédente , et qu'à la fin de l'année scolaire ils sont tous tenus d'en subir de nouveaux , chacun de trois quarts d'heure, sur les objets qui ont été enseignés dans leurs classes respectives.

Si l'importance d'une école se mesure à l'étendue de l'enseignement qui y est donné ; si sa prospérité s'accroît en raison des sources d'instruction qu'on ouvre à l'intelligence , est-il étonnant que celle de Toulouse ait si longtemps brillé d'un si grand éclat, et occupé le premier rang, sans que les Ecoles rivales établies dans des villes plus essentielles encore que notre cité , aient songé à le lui disputer. La réputation de ses Elèves sous le rapport des études anatomiques , vrai et seul fondement de la science , est consacrée au sein même des Facultés. On y redoute le jeune athlète qui descend dans l'arène après avoir fréquenté nos amphithéâtres ; et l'Ecole pratique où quarante élèves s'exercent chaque année sous les yeux d'un prosecteur habile à trouver le

secret de notre organisation , est une pépinière féconde où croissent et se développent sans cesse et leur habileté et leurs talents.

Mais si , par des suppressions imprudentes et dont aucun motif plausible ne justifie la rigueur, vous diminuez , au lieu de les conserver et de les accroître , les sources de cette même instruction , vous blessez la majesté de l'enseignement et vous portez un coup mortel à l'établissement que vous avez ainsi appauvri. Tel fut , du moins dans la pensée du plus grand nombre , le résultat douloureux qui suivit pour notre Ecole la suppression de la chaire de Médecine légale dont on devait la création , en 1829 , à la munificence du Conseil municipal. Les citoyens qui le formaient alors , avaient sagement aperçu l'insuffisance de notre éducation médicale. Dans une ville de tout temps si renommée par l'importance de ses Facultés , par le nombre chaque jour croissant des Etudiants en Droit que fixait dans son sein la grande célébrité des Professeurs , ils surent justement apprécier la nécessité d'un nouvel enseignement en harmonie avec les travaux , et obtinrent du Ministre la création d'une chaire de Médecine légale dont ils faisaient tous les frais. Heureuse innovation dont les avantages furent bientôt appréciés , car les leçons suivies avec empressement , familiarisaient les jeunes Avocats avec l'histoire de ces crimes qu'on voit se développer d'une manière si hideuse dans nos Cours d'assises , et retraçaient à leurs yeux les préceptes de cette partie de l'art de guérir, que *Mahon* a si bien définie, *la science de faire servir les lumières de la Médecine à la confection et à l'application des lois qui gouvernent les hommes.*

Telle a été , sans déguisement , sans arrière-pensée , avec cette entière franchise qui convient à un homme public auquel vous demandez publiquement des renseignements , la situation de notre Ecole secondaire de Médecine , pendant l'année qui vient de s'écouler. Celle dans laquelle nous entrons lui rendra-t-elle sa prospérité passée ? Verrons-nous accourir dans son enceinte ces nombreux adeptes si pleins d'ardeur et d'enthousiasme ? Nos registres sont loin de justifier ces espérances , et la nouvelle perturbation imprimée aux études n'est pas propre à les réaliser.

Puisse un meilleur avenir médical sourire à notre cité ! Puisse le Ministre de l'instruction publique , frappé par mille réclamations qui s'élèvent de toutes les Ecoles secondaires de la France , étendre le cercle de nos études au lieu de le rétrécir en les rendant inutiles ! Puisse-t-il surtout , s'il persiste à nous refuser le rétablissement de notre ancienne Faculté , nous dédommager par un système plus large , par des chaires plus nombreuses ! car il serait vraiment déplorable que , sous le rapport des institutions médicales , Toulouse si riche de souvenirs , si importante par ses ressources scientifiques , si remarquable comme centre d'instruction , pût être déshéritée de sa gloire , et ne marcher que l'égale d'une ville du cinquième ordre.

DEUXIÈME RAPPORT.

Séance du 16 Novembre 1844.

MESSIEURS,

Je viens aussi vous raconter l'histoire des travaux de l'Ecole de Médecine pendant l'année 1840-1841, époque pour elle de transformation et de progrès, et qui peut-être, par les améliorations apportées dans son institution, nous laisse apercevoir dans un prochain avenir le rétablissement de l'antique Faculté de Toulouse.

L'année dernière, à pareille époque et dans cette même enceinte, nous déplorions devant vous l'insuffisance de l'éducation médicale établie dans le royaume de France par l'ordonnance du 13 octobre 1840. Il nous semblait que cette éducation, confiée seulement à six Professeurs titulaires et à deux Professeurs adjoints, était resserrée dans de trop étroites limites; que les objets nombreux dont elle se compose, ne pourraient jamais recevoir leur complet développement, et que celle que nous possédions déjà en éprouvait surtout un dommage profond, puisqu'elle y perdait tout d'un coup deux ou trois chaires en exercice.

Ce malheur, dont l'humanité aurait tôt ou tard senti la triste influence, frappa tout le monde, et tout le

monde réclama. Les plaintes de notre Ecole trouvèrent des échos nombreux. Le Chef de l'Académie, dont la mort prématurée sera longtemps pour elle un objet de deuil, l'autorité centrale, le Conseil municipal, unirent leurs voix à la nôtre, et grâce à leurs efforts, à leur puissante coopération, les intentions du Ministre éprouvèrent une modification heureuse, et l'ordonnance rétrécie du 13 octobre 1840 fit bientôt place à celle du 4 avril 1841, où les chaires médicales sont dressées sur une base plus large et plus en harmonie avec les besoins et l'ancienne gloire d'une grande cité.

Dix Professeurs titulaires, chargés chacun d'une branche différente de l'enseignement; quatre Professeurs adjoints destinés à les remplacer dans le cas d'un empêchement légitime, forment aujourd'hui le personnel de notre Ecole, dont le nom a même été changé, et qui, pour donner sur-le-champ une idée de sa composition et de son but, a été appelée *Ecole préparatoire de Médecine, de Chimie et de Pharmacie*. Notez encore qu'en cas d'urgence, nous avons la faculté de nous associer quelques Professeurs spéciaux auxquels serait dévolue une partie de la science dont l'enseignement nous paraîtrait indispensable. Certes, avec des éléments de succès si riches et si variés, il serait bien difficile que notre Ecole manquât à sa destinée, surtout quand elle possède dans son sein tant de jeunes Médecins dont le zèle égale la capacité et dont je ne veux point ici relever tous les mérites, afin de ne pas blesser leur modestie.

Mais, comme à toutes les époques de transformation des hommes et des choses, il y a eu pendant cette année, dans notre Ecole, un moment d'hésitation et de trouble.

Sans avoir abandonné leurs cours, qui se sont faits constamment avec exactitude, les Elèves et les Professeurs ne pouvaient cependant se dérober à des préoccupations légitimes. Le personnel de l'Ecole où des bruits alarmants semblaient imprimer des modifications nombreuses; les exigences de l'Université dont la crainte exagérait la rigueur; le prix attaché à chaque inscription, considération toute-puissante auprès de beaucoup de familles, tout contribuait à entretenir l'anxiété des esprits et formait le sujet de tous les entretiens. Cependant, cette même année, nos registres reçurent 117 Elèves, et les inscriptions atteignirent le chiffre de 376.

Pour ne parler ici que des richesses acquises, des ressources nouvelles que l'enseignement médical de Toulouse a trouvées dans l'ordonnance de 1841, nous citerons d'abord, 1.^o *la chaire de Médecine légale et d'Hygiène* qui y avait été en exercice pendant dix années, et que néanmoins on avait supprimée dans une ville où 800 Etudiants en Droit peuvent y puiser de si utiles leçons. Cette chaire nous a été rendue et a été confiée à M. *Combes*, qui, malgré l'époque avancée de l'année, a voulu en faire sentir l'importance, et dans un discours d'ouverture remarquable, en a sondé d'un coup d'œil rapide toutes les profondeurs. 2.^o *La chaire de Chimie et de Pharmacie*, dont M. *Filhol* est chargé: innovation heureuse, plus spécialement applicable sans doute aux jeunes Pharmaciens, mais qui initie de bonne heure le Médecin aux secrets des préparations médicamenteuses, et le met à même de mieux connaître leur intime composition. Le Professeur cependant n'a pas pu donner à ses leçons le développement et l'étendue

qu'elles exigent par la suite. Un laboratoire était à créer dans l'Ecole ; il fallait en outre le doter des instruments nécessaires aux opérations ; et privé cette année de ces avantages , M. *Filhol* n'en a pas moins achevé presque entièrement l'histoire de la toxicologie en général , et considéré ensuite l'empoisonnement dans ses effets sur l'organisation des tissus et par l'action plus ou moins rapide , plus ou moins désorganisatrice des différentes espèces toxiques. 3.° Enfin , *la chaire d'Histoire naturelle médicale* , où M. *Noulet* a trouvé les moyens d'exposer les éléments d'organographie et de physiologie végétales ; les principes sur lesquels reposent les classifications botaniques en général , et ceux qui ont servi en particulier de fondement aux méthodes de *Tournefort* , de *Linné* et de *Jussieu*. Mais en se livrant ainsi aux charmes de la botanique , pouvait-il se dispenser d'en contempler le magique tableau sous ce beau ciel du Midi , qui donne à ses couleurs un si vif éclat. Aussi M. *Noulet* consacrait-il un jour par semaine à diriger une herborisation autour de la ville , familiarisant ainsi ses Elèves à la détermination exacte des espèces surprises pour ainsi dire dans leur lit naturel , et leur faisant connaître les végétaux indigènes dont l'application est si fréquente au lit des malades.

Mais , comme nous venons de le laisser entrevoir , ces avantages immenses , ces utiles investigations , n'ont pas pu encore porter leur fruit. L'année scolaire avait fait plus de la moitié de son cours avant que la transition de l'Ecole secondaire de Médecine en Ecole préparatoire de Médecine et de Pharmacie ait été achevée , et rien n'avait pu être préparé d'avance pour cette nou-

velle destination. L'année qui commence s'ouvre sous des auspices plus favorables. Par la munificence du Conseil municipal, l'Ecole a vu construire dans son sein un laboratoire où le Professeur pourra facilement désormais répéter toutes les expériences attachées au cours de Chimie pharmaceutique. Un cabinet de collections considérablement agrandi permettra d'exposer aux regards une foule d'objets empruntés à tous les règnes de la nature. Enfin, une bibliothèque choisie, composée principalement des ouvrages des écrivains en possession de la confiance publique, fournira une nouvelle source d'instruction aux Elèves et un aliment inépuisable à leur zèle et à leur émulation.

Que si pendant deux ou trois ans encore leur nombre, au lieu de s'accroître, diminue sous la rigueur des exigences universitaires, bientôt des études plus approfondies, une éducation plus soignée, les ramèneront sur nos bancs un instant abandonnés. Alors aussi l'enseignement médical sera plus complet, plus efficace. Les Professeurs ne parleront plus qu'à des intelligences développées par une éducation première, qu'à des esprits cultivés par de bonnes études, et pourront dans leurs leçons et dans leurs examens, attaquer les questions ardues de la science, et en résoudre les difficultés par des développements qui seraient à présent sans portée comme sans avantages.

TROISIÈME RAPPORT.

Séance du 17 Novembre 1842.

MESSIEURS,

Les bornes imposées à une lecture publique, lorsque déjà plusieurs orateurs ont épuisé l'attention des auditeurs, ne me permettent pas d'entrer dans de longs détails sur les travaux de l'École préparatoire de Médecine de Toulouse, et d'exposer avec tous les développements qu'elles exigent, l'analyse des matières dont elle s'est occupée pendant l'année 1842. Ces matières elles-mêmes sont si vastes, si étendues; leur histoire intéresse à un si haut point la conservation de l'homme, qu'il serait impossible d'en retracer toute l'importance dans un léger aperçu. C'est donc par une simple indication, par une table analytique en quelque sorte, que je viens remplir la tâche qui m'est imposée, et retracer en quelques paroles les belles leçons qui ont été faites dans nos amphithéâtres par les Professeurs de notre École.

La première, la plus élémentaire partie de la science médicale, l'Anatomie, y a été enseignée par M. *Naudin*, Professeur titulaire. Aux descriptions minutieuses des

organes divers qui composent la machine humaine , et qui seules peuvent bien faire connaître la nature et le jeu des ressorts qui la font mouvoir , notre collègue a su joindre des considérations plus en harmonie avec les découvertes modernes. Comme *Bichat* , il a considéré ensuite l'organisation sous des points de vue généraux ; examiné avec le scalpel les tissus divers dont cette organisation est douée , et réunissant ensuite sur les cadavres tous les systèmes , il a établi avec précision ces points spéciaux , cette anatomie des régions si bien décrite par les auteurs modernes , et qui devient un guide assuré pour le praticien , quand des infirmités cruelles l'obligent à porter le fer au milieu de nos tissus altérés.

Mais ces connaissances anatomiques , quelqu'utiles qu'elles puissent paraître , ne suffiraient pas cependant à l'élève. Il doit sans doute connaître la situation des organes , la nature des tissus qui les composent , leur nombre , leur importance , leurs intimes relations. Il faut encore descendre plus avant dans leur structure , et apprécier le genre de fonctions qu'ils sont destinés à remplir. Ici commence la Physiologie , science vaste , d'une appréciation difficile , dont les lois sont loin encore d'être suffisamment posées , et qui , livrée aux caprices de l'imagination , a été tour à tour l'objet de tant d'erreurs , de tant de mensonges. *M. Delaye* , Professeur adjoint , plus spécialement chargé de cette partie du cours , a jugé plus convenable d'éloigner de l'esprit du jeune étudiant tous ces produits inconsistants de la pensée , pour s'attacher aux faits positifs d'une observation sévère , et dans une prudente appréciation des fonctions organiques , mettre dans tout son jour la part qu'y prennent alternativement tous les systèmes.

On comprend facilement alors l'attrait de cette partie de la science médicale ; on pénètre avec le Professeur dans tous les replis du corps de l'homme , et l'on voit se dérouler dans toute leur magnificence naturelle , le mécanisme des fonctions principales. La marche des aliments destinés à réparer nos pertes ; le cours du sang qui pénètre nos organes pour leur donner la chaleur et la vie ; l'entrée de l'air dans les poumons pour changer la nature de ce fluide et l'animer d'une nouvelle vitalité , n'ont plus de secrets inconnus , et le Professeur, en appelant l'attention sur le système nerveux et musculaire , y a trouvé également l'origine de toutes ces sensations qui caractérisent l'existence , et l'explication de ces mouvements multipliés qui la constituent sous le nom de mécanique animale.

En créant dans nos Ecoles une chaire de Chimie et de Pharmacie , le Ministre a voulu étendre plus loin encore le cercle des connaissances qui y étaient jusqu'alors démontrées , et rendre tous les corps de la nature tributaires de son enseignement. Pour arriver à ce but , M. *Filhol* , Professeur titulaire , a successivement exposé les propriétés générales de ces mêmes corps , les affinités qui les rapprochent et les lois qui président à leurs nombreuses et étonnantes combinaisons. Puisant à la fois les matériaux de ses leçons dans le règne organique et dans le règne inorganique , ce que les anciens appelaient les trois règnes de la nature , il a tour à tour fixé sur chacun d'eux l'attention des Elèves , indiqué ainsi d'une manière large mais instructive , tantôt dans leur état de simplicité , tantôt dans leur état de complication , les substances animales , végétales et minérales , au point de vue chimique et pharmaceutique.

L'ordonnance de création des Ecoles préparatoires n'avait pas compris parmi les parties essentielles de l'enseignement médical, la Médecine légale. Il était aisé cependant d'en reconnaître l'importance dans une cité qui possède une des premières Cours royales de France et une Faculté de Droit qui est considérée, avec raison, comme la seconde du royaume. Aussi la ville de Toulouse s'empessa d'en demander le prompt rétablissement, et M. *Combes* fut chargé à la fois du cours de Médecine légale et d'Hygiène publique. Son but principal a été d'abord d'établir la connexion et l'intimité qui existent entre elles, et le côté social et moral à la fois des questions embrassées par ces deux branches de l'art de guérir. Descendant ensuite aux détails pratiques, il a indiqué aux Elèves, avec tous les soins, tous les détails qu'elles réclament, les règles qui doivent présider aux rapports administratifs et judiciaires, et rappelé avec une triste vérité les dangers dont leur oubli pouvait devenir la source. Cette observation méritait, en effet, d'être d'autant plus approfondie, qu'elle est généralement plus négligée. Il n'est pas de séance de Cour d'assises où le Juge n'ait à déplorer l'imperfection de ces rapports et la facilité avec laquelle un coupable échappe alors au glaive de la justice. Enfin, abordant plus spécialement son sujet, M. le Professeur s'est successivement occupé de la matière même de la médecine légale, et sans adopter une classification méthodique, absolument impossible dans cette branche de la Médecine, il a tour à tour développé dans ses leçons l'histoire de la grossesse et de ses nombreuses variétés, la viabilité des enfants, les maladies douteuses, forcées ou dissimulées, l'aliénation men-

tale, les blessures dans toutes les cavités et tous les organes qui peuvent en être le siège; l'examen des cadavres, les diverses espèces de morts et les signes qui annoncent la cessation réelle de la vie.

Dans l'examen de tous ces problèmes et en demandant leur solution à des expériences positives, le Professeur a toujours cherché à combiner la partie légale avec celle qui regarde plus spécialement la Médecine, à les faire ressortir l'une par l'autre; et s'adressant à la fois aux Etudiants en Droit et aux Etudiants en Médecine, son enseignement a eu le double but de former des *Jurisconsultes médecins et des Médecins jurisconsultes*.

M. *Ressayre*, Professeur adjoint, s'était chargé de retracer aux Elèves les règles de l'Hygiène. Ce qui en constitue proprement dit la matière, a été retracé dans ses leçons, et il a eu à développer successivement l'étude des six choses que les anciens appelaient non naturelles, comme s'il y avait rien de plus naturel au monde que l'air, les aliments, les boissons et les affections de l'âme. Cette partie de la tâche du Professeur était susceptible de nombreux développements. Il fallait considérer les éléments au milieu desquels l'homme est sans cesse plongé dans les nombreuses variations qu'ils présentent; examiner l'homme lui-même sous les différentes régions qu'il habite, selon les aliments dont il se nourrit, les passions au milieu desquelles il passe sa vie, et tirer de l'ensemble de ces considérations des principes capables de modifier son existence elle-même. C'est en se livrant à la contemplation de tous ces phénomènes que M. *Ressayre* a rempli sa tâche et appris aux Elèves à méditer sur les causes qui peuvent si sou-

vent influencer sur son avenir et lui faire sentir l'immensité du génie d'*Hippocrate*, qui, lorsque la science était encore au berceau, a pu créer le bel ouvrage *de l'eau, de l'air et des lieux*, que *Montesquieu* étudia si longtemps, et où il trouva de si profondes et de si utiles leçons.

L'étude des maladies en général comprend deux grandes divisions qui ont été de tous les temps adoptées dans les Ecoles. On les distingue en celle qui concerne les maladies internes et celle qui est plus particulièrement désignée sous le nom de maladies externes. La première a été appelée pathologie médicale, la seconde se nomme pathologie chirurgicale.

La chaire de Pathologie médicale est confiée à M. *Lafont-Gouzy*. Le cercle qu'il avait à parcourir étant trop vaste pour une année, il s'est attaché, surtout pendant le semestre d'hiver de 1842, à tracer l'histoire des maladies organiques, à présenter les altérations du tissu qui les constituent, sous les nombreux aspects qu'elles peuvent offrir, et les destructions qui en indiquent le passage, si par une médication sage, énergique ou rationnelle, le Médecin ne parvient pas de bonne heure à en conjurer les ravages. Après les considérations importantes auxquelles ces leçons ont été consacrées, le Professeur a traité avec toute l'étendue qu'elles méritent les maladies cutanées, et développant à cet égard les notions nombreuses dont les écrivains modernes en ont enrichi le tableau, il les a suivies dans leurs espèces multipliées, leurs physionomies diverses, leurs différentes positions, suivant leur siège, leur forme, leur étendue, leur origine accidentelle ou héréditaire, et a signalé enfin les obstacles souvent insur-

montables qu'elles présentent aux praticiens, obligés le plus souvent de n'employer qu'une médication temporaire et palliative.

M. Rolland, Professeur titulaire de Pathologie chirurgicale, avait un cadre aussi vaste à remplir, en parlant des maladies qui occupent plus spécialement les organes extérieurs. Sous ce rapport seulement, la division adoptée dans l'art de guérir, en médecine et en chirurgie, peut paraître fondée, car dans toute hypothèse les maladies sont absolument de la même nature; elles intéressent les mêmes tissus, sont passibles des mêmes terminaisons, et exigent des modes de traitement qui diffèrent moins par le fond que par la forme. Le Professeur a consacré d'abord quelques leçons à l'exposition des principes qui président à toute opération sur le corps de l'homme; les soins dont il faut les accompagner, les pièces d'appareil qu'elles réclament, et enfin toutes celles qui entrent dans le domaine de ce qu'on appelle la *petite chirurgie*. S'élevant ensuite avec son sujet, et embrassant d'un coup d'œil le vaste horizon qu'il avait devant lui, il a cherché à établir ces grandes divisions de tissus, de systèmes ou d'organes qui composent le corps extérieur de l'homme, afin de mieux en saisir les altérations diverses, et a donné tour à tour la description des inflammations extérieures générales, des principaux phénomènes qui les caractérisent, des traitements qu'elles réclament, et a été amené ainsi naturellement à traiter des abcès, de la gangrène, du charbon, de l'anthrax et de la pustule maligne.

Passant bientôt à un autre ordre d'idées, le Professeur s'est occupé des phénomènes de la congélation, des brûlures et de leurs nombreuses variétés; des plaies

et de la différence des instruments qui les produisent , des accidents qui les compliquent et du danger des hémorragies ; du tétanos, de la pourriture d'hôpital et de l'infection purulente qu'elles entraînent si souvent après elles. Le Professeur, dans cette partie si importante de son cours , ne pouvait pas passer sous silence les plaies envenimées et celles surtout produites par l'explosion des armes à feu , sur lesquelles les Chirurgiens français ont de tout temps répandu le plus de lumière.

Après avoir ainsi fait l'exposition des maladies externes qui affectent les parties molles , le Professeur a terminé son cours par la description de celles qui intéressent les os. Les luxations de ces parties dures jetées ainsi hors de leurs articulations par une cause violente ; les moyens de rendre à sa cavité naturelle la tête de l'os qui en a été chassée , ont été racontés dans une suite de leçons tirées d'une observation attentive et appuyées de faits incontestables. Il en a été de même pour les fractures , pour les solutions de continuité des os que présente si souvent la pratique , surtout dans les hôpitaux , et sur lesquelles les hommes les plus éminents dans l'art de guérir se sont plu à répandre les trésors de leurs longues pensées et de leur vaste expérience.

Quelle que soit cependant l'utilité des études que nous venons de faire connaître , la science du Médecin serait incomplète , si elle se bornait à en embrasser l'ensemble. Dans le traitement des maladies dont il aurait observé la marche , il ne serait guidé par aucun principe général , aucune idée thérapeutique fondamentale , et il serait obligé de demander à une routine aveugle le secret de ses médications. C'est pour remplir cette grande lacune , qu'à côté des chaires où l'on enseigne

l'histoire des maladies, on a placé celle de Matière médicale et de Thérapeutique, dans la vue non-seulement de faire connaître les médicaments qu'on doit mettre en usage, mais afin de mieux préciser encore les indications que l'on doit remplir : mission sérieuse, qui exige de celui qui en est chargé, de nombreuses recherches, un jugement droit et une juste appréciation des faits observés au lit des malades. C'est en partant de ces principes et appuyé sur les conséquences qui en découlent, que M. *Dassier*, Professeur titulaire, a franchement abordé son sujet. Après avoir exposé les idées générales sur lesquelles repose la thérapeutique, il en a successivement développé le tableau, en passant en revue les divers agents médicamenteux qui constituent les différentes espèces de médications, suivant les intentions du praticien et les indications offertes par la maladie elle-même. Sous ce rapport, Messieurs, comme le champ s'agrandit, comme le but à atteindre change rapidement aux yeux du Médecin ! Dans une seule affection, il est souvent obligé de recourir à des remèdes différents et souvent opposés ; émolliente dans le principe, astringente ou tonique plus tard, quelquefois stimulante ou antispasmodique, sa médication emprunte tour à tour à la matière médicale toutes les ressources qu'elle peut lui offrir, car les phénomènes de l'organisation éprouvent à chaque instant des variations nombreuses, et réclament par conséquent la même mobilité dans l'action des moyens propres à les combattre avec avantage.

Outre ces considérations générales, il était encore nécessaire de faire connaître aux Elèves l'action principale de chaque médicament, d'en compléter la des-

cription par l'exposé de son emploi spécial contre une affection donnée : et c'est ainsi qu'en parlant du quinquina, M. *Dassier*, outre ses propriétés toniques, a fortement insisté sur son action fébrifuge, et qu'en examinant les préparations ferrugineuses, il eût laissé une grande lacune, s'il eût négligé de signaler leurs salutaires effets contre la chlorose et les affections anémiques.

Il est enfin plusieurs classes de médicaments qui semblent s'adresser plus particulièrement à tel ou tel système d'organes, de tissus ou d'appareils, et dont l'étude a fixé l'attention du Professeur. Ainsi les vomitifs, les purgatifs, les narcotiques, les stimulants directs de la moelle rachidienne, ont été tour à tour examinés dans leurs effets, dans les indications qui en demandent l'usage, et surtout dans les grandes précautions de prudence dont il faut entourer leur énergique administration.

Chargé du cours d'Histoire naturelle médicale, en tant que cette branche des connaissances humaines peut se rattacher à l'art de guérir, M. *Noulet*, Professeur titulaire, s'est d'abord occupé de la zoologie, examinée sous le rapport de l'anatomie et de la physiologie comparées et de ses applications à la médecine. La botanique lui a ensuite ouvert tous ses trésors, toutes ses richesses; l'organographie des plantes, si généralement cultivée de nos jours; la physiologie végétale si heureusement fécondée par les découvertes modernes, les applications que les écrivains les plus instruits ont faites à la science médicale, ont été exposées par le Professeur avec tout le soin, tous les détails que ces recherches exigent, et qui en rendent l'enseignement si

aimable et si utile. La géologie et la minéralogie sont venues à leur tour fournir la matière de leçons instructives, et le Professeur, après avoir développé le tableau des formations successives qui constituent l'écorce solide du globe, et indiquer les principales roches qui entrent dans leur composition, en a examiné la nature et fait l'application de ces données positives à la topographie médicale.

Jusqu'à présent, Messieurs, nous avons vu combien les différentes branches de l'art de guérir que nous avons mentionnées, se rapprochent entre elles, et conservent des liaisons étroites qui semblent les enchaîner l'une à l'autre. Il en est une encore qui rentre dans son domaine, et qui pourrait cependant s'en détacher tout-à-fait. Fondée presque entièrement sur des proportions mécaniques, assujettie dans ses nombreuses variétés à la situation physique des organes qui en sont le principal théâtre, exclusivement réservée à la femme, la science des accouchements forme une branche à part dans l'étude de la Médecine, et repose entièrement sur des lois et des principes qui ne sont qu'à elle. M. *Ducasse*, Professeur titulaire, s'est livré, sous le rapport de l'accouchement naturel, à toutes les recherches que cette fonction importante exige. Avant d'en expliquer le mécanisme, d'en préciser les différentes espèces, il fallait bien connaître les organes au milieu desquels elle doit s'accomplir. L'étendue du bassin, la régularité de sa forme, la longueur de ses diamètres, la direction de ses axes, la profondeur de son excavation, ont été exposées dans leurs plus grands développements, ainsi que les liens nombreux qui servent à assujettir entre elles les différentes pièces qui composent la cavité pelvienne. L'his-

toire anatomique et physiologique des organes qu'elle renferme, des fonctions qu'ils remplissent, du rôle important qu'ils jouent aux différents âges de la femme, a été également retracée, et le Professeur a saisi cette époque de son cours pour entrer dans tous les détails de la menstruation.

La femme peut alors devenir mère. Elle est apte à concevoir, et dès lors se présentaient naturellement tous les phénomènes de la grossesse, soit que l'enfant se développe dans le corps même de la matrice, soit au contraire que ce développement ait lieu en dehors, comme dans les conceptions extra-utérines. Parvenu au terme de neuf mois, comme cela arrive le plus ordinairement, la grossesse sollicite bientôt les contractions de l'organe qui contient l'enfant ; son orifice s'ouvre, et au bout d'un certain temps, il le chasse de sa cavité, entraînant après lui les secondines dans lesquelles l'enfant, pendant son incubation intra-utérine, avait puisé les éléments de sa nutrition et de sa vie. Ce mécanisme se nomme l'accouchement. Le Professeur l'a examiné dans les diverses positions de l'enfant, soit qu'il se présente à l'orifice par son extrémité podalique ou par son extrémité céphalique. Il a établi, d'après la statistique expérimentale des accoucheurs, la fréquence de la seconde espèce sur la première, et les avantages qu'elle présente, avantages qu'il a fait ressortir en examinant les parties qui s'offrent successivement au passage. Enfin, après avoir considéré l'accouchement dans ses périodes les plus naturelles, il l'a envisagé dans son état de complication, et alors est venue se retracer dans ses leçons l'histoire de ces hémorragies abondantes, et de ces convulsions profondes, qui se manifestent souvent

sans cause connue, et compromettent d'une manière si dangereuse les jours de la mère et la vie de l'enfant.

Mais si heureusement la nature se suffit le plus souvent à elle-même dans l'accomplissement de cette merveilleuse fonction, il est des circonstances néanmoins où ses efforts seraient entièrement inutiles, et qui réclament impérieusement les secours de l'art. La main de l'accoucheur, soit seule, soit armée d'instruments plus ou moins compliqués, doit venir à son aide pour détruire les obstacles qui empêchent la parturition, et en ramener quelquefois le mécanisme à cet état normal dont quelques dispositions accidentelles l'avaient un moment écarté. M. *Duclos*, Professeur adjoint, a développé cette portion si intéressante de la science obstétricale. Il a décrit les diverses manœuvres auxquelles on doit avoir recours, suivant les diverses positions de la tête et du corps de l'enfant, et tracé les règles qui doivent présider dans l'application des instruments pour terminer cette classe d'accouchements laborieux. Enfin, après avoir indiqué les cas qui réclament l'usage du forceps, les principes sur lequel repose son application, et le seul but qu'il faut se proposer d'atteindre quand la nécessité nous force d'y avoir recours, le Professeur n'a pas hésité à en repousser l'emploi dans ces rétrécissements extrêmes du bassin, contre lesquels de fausses et dangereuses théories l'ont si longtemps préconisé. Ici devaient nécessairement trouver leur place ces opérations graves, ces mutilations funestes, exécutées, tantôt sur la mère, tantôt sur l'enfant, ressources dernières d'un art conservateur, et qui, sous le nom de céphalotomie, de section de la symphyse du pubis et d'opération césarienne, ont partagé et partageront encore

longtemps les opinions et les préférences des praticiens.

Quelque précieux que soit cependant l'enseignement des diverses parties de la science que nous venons de mentionner, quelque importante qu'en puisse paraître leur étude, soit dans leur application directe à l'art de guérir, soit dans leurs relations indirectes, elles ne suffiraient pas encore pour former un Médecin, et pour donner à l'Elève les notions indispensables à l'accomplissement des devoirs de sa noble profession. Son esprit sans doute serait nourri de théories brillantes, de dissertations précieuses, de systèmes ingénieux. Il n'aurait pas laissé, sans les approfondir, une seule recherche importante, une découverte utile. Dans le silence du cabinet, dans le sein des amphithéâtres, au milieu des débris de l'organisation animale, il serait parvenu à surprendre quelques-uns de ces secrets dont la nature environne toutes ses opérations : sa science serait encore imparfaite. Il manquerait, pour qu'il pût en faire une application utile à ses semblables, les leçons de l'expérience, car le savant ne pourrait pas ici remplacer le praticien.

C'est donc sous les inspirations d'une haute sagesse, qu'après avoir institué des cours théoriques où les principes de l'art sont largement enseignés, le législateur a voulu en perfectionner les études, en établissant, comme leur complément nécessaire, les cours de Clinique, c'est-à-dire, l'application des préceptes jusque-là développés dans la chaire, au chevet du lit de l'homme pathologique. Comme les maladies, en général, la clinique est divisée en externe ou chirurgicale, et en interne, ou plus spécialement médicale, division arbi-

traire qui, aux yeux du praticien éclairé, n'existe pas réellement, car tout se tient, tout se lie dans l'organisation, *consensus unus*, mais que l'usage a admise pour la forme, et pour éviter la confusion où quelques esprits seraient infailliblement tombés en embrassant leur trop vaste étendue. Si l'esprit peut s'abandonner quelquefois à l'entraînement des systèmes dans les cours théoriques, si l'imagination peut même se servir de toute sa puissance pour en créer à son tour, la clinique a besoin d'une alimentation plus solide, d'un enseignement plus sérieux. Devant elle disparaissent les illusions, les préjugés, les opinions préconçues, et une leçon clinique doit être sévère comme la vérité dont elle retrace l'image.

Deux Professeurs titulaires sont attachés à cette portion fondamentale de la science. M. *Bessières* est chargé de la clinique médicale, et M. *Viguerie* de la clinique chirurgicale. Mais dans ces grands hôpitaux, dans ces vastes asiles des infirmités humaines, comment suivre les praticiens au milieu des maladies innombrables qui réclament chaque jour l'ardeur de leur zèle, les ressources de leur expérience? Faut-il parcourir avec eux cette longue série d'altérations morbides qui se pressent dans ces douloureuses enceintes, et sur lesquelles ils appellent tous les jours le zèle et l'intelligence des élèves? Faut-il les suivre après l'examen rigoureux qu'ils ont fait en leur présence, des malades qui leur sont confiés, dans l'amphithéâtre où ils retracent avec leurs plus vives couleurs les maux dont ils ont demandé l'histoire, en signalant les dangers qu'ils font courir, et les remèdes dont ils exigent l'application? La tâche serait à la fois et trop longue et trop difficile. Il serait nécessaire de dérouler

ici les immenses tableaux dont une pratique d'une année se compose; de suivre système par système, tissu par tissu, les altérations sur lesquelles s'exerce leur intelligence pratique, et noter encore les variations qu'elles empruntent à l'âge, au sexe, et à la température de l'année. Pourrions-nous d'ailleurs, après avoir franchi ces difficultés offertes par la clinique interne, aborder tous les détails que comporte la clinique chirurgicale? Comment retracer avec un pinceau exact et fidèle, ces nombreuses modifications, ces changements imprévus que le Chirurgien apporte dans ses opérations, dans ses travaux journaliers? ces lésions graves et profondes qui font continuellement un appel à son expérience, et compromettent, par le plus léger retard, la vie du malade? Contentons-nous, en jetant un coup d'œil sur ces deux vastes théâtres des infirmités humaines, de signaler les succès qui ont constamment couronné une pratique intelligente et rationnelle, et dans laquelle ont été employées tour à tour, et avec un discernement parfait, toutes les ressources nouvelles acquises à l'art de guérir.

QUATRIÈME RAPPORT.

Séance du 16 Novembre 1845.

MESSIEURS,

En venant pour la quatrième fois exposer les travaux auxquels s'est livrée l'Ecole préparatoire de Médecine et de Pharmacie de Toulouse, pendant l'année scolaire 1842-1843, je n'ai pas voulu m'exposer aux reproches que Voltaire adressait aux écrivains de son temps, de mettre de l'éloquence jusque dans l'anatomie. Dans la science des faits, dans l'appréciation de leur importance, le langage n'a pas besoin d'artifices; il doit être clair et précis comme les observations qu'il raconte, et par sa simplicité même se rapprocher de la vérité dont il est l'interprète.

Ainsi, sans aucun autre préambule, je vous dirai que,

Nombre des Elèves en médecine.....	101
------------------------------------	-----

Nombre des Elèves en pharmacie.....	11
-------------------------------------	----

Total.....	112
------------	-----

Inscriptions en médecine.....	293
-------------------------------	-----

Inscriptions en pharmacie.....	31
--------------------------------	----

Total.....	324
------------	-----

comme les années précédentes, M. *Naudin*, Professeur titulaire, chargé spécialement de l'anatomie et de la physiologie, a fait l'histoire complète de ces branches fondamentales de l'art de guérir, véritables sœurs jumelles, unies par des liens indissolubles, et qui pour atteindre véritablement et sûrement le but, doivent toujours marcher ensemble : l'une, à l'aide du scalpel, pénètre dans l'intérieur de nos tissus, les sépare, les étudie dans leur conformation primitive, les réunit ensuite pour en former des organes, des appareils ; l'autre, moins positive, moins rationnelle, empruntant même quelque autorité aux charmes du style, aux caprices de l'imagination, mais demandant avec instance à ces mêmes organes, à ces mêmes appareils, le secret de leur mécanisme, le mystère de leurs fonctions ; toutes deux également nécessaires au Médecin qui ne veut pas marcher au hasard dans la carrière épineuse qu'il parcourt, et qui n'a pas la prétention de savoir l'homme malade qui l'appelle à son secours, avant de connaître les lois physiologiques qui régissent l'homme en santé parfaite.

Dans leurs applications nombreuses à l'organisation animale, la Chimie et la Pharmacie tiennent un rang distingué dans l'histoire de la Médecine. Il faut donc étudier avec soin la nature des corps qui en composent le domaine, les modifications diverses qu'ils éprouvent au moyen de leur combinaison réciproque, et les avantages que l'homme de l'art peut en retirer au lit du malade. M. *Filhol*, Professeur titulaire, n'a rien laissé à désirer sous ce rapport. Il est entré dans les plus amples détails sur chacun des objets dont ces deux parties des sciences physiques se composent, et a fait concorder

la théorie avec des expériences comparatives. Ainsi, en parlant des métaux, après les avoir examinés dans leur état de simplicité, il a tracé l'histoire de leurs oxydes, des sels dont ils forment la base, des moyens de reconnaître exactement les doses de leurs éléments ; des poisons minéraux les plus actifs, tels que l'arsenic, le cuivre, les sels de plomb ; et s'entourant, enfin, de toutes les recherches toxicologiques qui ont si vivement excité l'attention des chimistes célèbres, et semblent former en quelque sorte le cachet de cette époque par le rôle important qu'elles ont rempli, il a indiqué les règles qu'il faut suivre pour en reconnaître la présence, et pour distinguer la pureté ou la sophistication de quelques médicaments.

C'est également sur ces opérations toxicologiques que M. *Hippolyte Combes*, Professeur titulaire, a appelé l'attention des Elèves, dans son cours de Médecine légale. Il a surtout heureusement emprunté, en prenant ses exemples dans les Cours d'assises du ressort de la Cour royale de Toulouse, l'affaire *Méric*, jugée y a quelques mois dans cette ville, et qui inspira un si vif intérêt, non-seulement à raison du crime dont les débats devaient confirmer l'existence, mais surtout par une consultation faite à Paris comme une contre-épreuve de celle qui avait été faite à Toulouse, et par la présence de M. *Alphonse Devergie*, un de ses rédacteurs, qui était venu pour en défendre personnellement les faits et les conclusions.

Le Professeur a fait ensuite un traité complet des blessures au point de vue médico-légal, et les a considérées sous le rapport des instruments qui peuvent les produire, des organes qui en sont affectés, et du danger

qui les accompagne. Il serait sans doute au-dessus de nos efforts, et surtout fatigant pour ceux qui nous écoutent, de suivre M. *Combes* dans les explications détaillées auxquelles il s'est livré, notamment sur les maladies de l'intelligence et les nombreux retentissements qu'ont eu devant les Cours d'assises les exemples fameux de *monomanie*; mais il est aisé d'apprécier que dans toutes ses digressions, et comme but principal de ses leçons, le Professeur veut parvenir à donner aux Etudiants *en droit* assez de connaissances médicales pour comprendre et discuter un rapport médico-légal, lorsqu'ils seront appelés plus tard à prononcer un arrêt, à porter une accusation, à présenter une défense, et à rendre les Etudiants *en médecine* capables de rédiger le rapport ou la consultation pour lesquels ils ont été requis par l'Autorité administrative ou judiciaire, en les initiant à cette partie de nos lois qui rend leur intervention utile ou nécessaire.

Quel champ immense, quelle carrière étendue s'ouvre devant le Médecin qui veut connaître les innombrables altérations dont nos organes intérieurs peuvent être le siège, et tracer le tableau de chacune d'elles! Dans l'impossibilité de remplir une tâche aussi vaste, il doit imposer des limites à son travail et circonscrire sa pensée dans un cercle plus rétréci, afin d'en mieux apprécier, d'en mieux approfondir les différentes parties. C'est ce qu'a fait M. *Lafont-Gouzy*, Professeur de pathologie interne. En bornant ses élucubrations sur les phlegmasies, il a pu examiner ce genre d'altération dans les divers systèmes où il exerce son influence, et s'occuper tour à tour, pour compléter leur description, des inflammations muqueuses, séreuses, viscérales,

en jugeant avec plus de maturité et d'observation , leur marche, leurs terminaisons et les divers modes de traitement qui leur conviennent.

M. *Rolland*, Professeur titulaire de pathologie externe, a suivi la même marche. L'histoire des maladies chirurgicales comme celle des maladies médicales, ne peut pas être faite dans une seule campagne, et bornant son cours aux développements des lésions qu'on est convenu d'appeler spéciales, il les a successivement suivies dans les régions diverses qu'elles parcourent. Les maladies de la tête, du col, de la poitrine, du bas-ventre, ont été tour à tour examinées dans tous les détails qu'elles exigent, et accompagnées des différentes médications qui leur sont propres, soit par rapport à leur spécialité, soit par rapport à leur situation.

Complément nécessaire des études médicales, destinées à seconder les vues du Médecin, et à le faire arriver plus souvent au but qu'il s'est proposé, la Thérapeutique et la Matière médicale sont venues lui prêter, par l'organe de M. *Dassier*, Professeur titulaire, les secours de leurs richesses et de leur abondance. C'est, en effet, en étudiant bien la nature des médicaments, en établissant avec soin les indications qui en nécessitent l'emploi, en les administrant d'une main sûre et prudente, qu'ils sont réellement utiles et produisent dans la marche des maladies des améliorations profondes. Il faut donc établir des règles de conduite pour leur usage; tracer avec précision les cas où leur application peut avoir quelques chances heureuses, et ceux au contraire où elle serait intempestive, en contrariant une crise naturelle. Après ces principes généraux, le Professeur est entré dans l'examen de deux importantes médica-

tions *sthénique* et *asthénique* qu'il faut quelquefois obtenir, et de cette méthode *perturbatrice* dont il convient aussi de réclamer l'influence. Pour compléter la matière, la méthode altérante a été longuement développée, ainsi que les substances qui la provoquent, telles que les préparations d'iode, de brome, de chlore, d'or, d'argent, de platine, d'arsenic; et passant enfin aux médicateurs spéciaux et par conséquent aux effets particuliers qu'on en retire, le Professeur a traité des vomitifs, des purgatifs, des sudorifiques, des diurétiques, et de ceux qui ont sur le tissu cutané une action plus ou moins caustique.

Le cours d'Accouchements, confié à M. *Ducasse*, Professeur titulaire, a été fait avec tous les développements que comporte une partie si essentielle de la Médecine. Pour en faire ressortir toute l'importance, le Professeur a examiné la femme dans les trois conditions qui s'y rattachent, et dont chacune d'elles entraîne des développements propres à en faire apprécier l'ensemble. Sa situation avant et pendant la grossesse, pendant le travail de la parturition et après la sortie de l'enfant, ont été successivement l'objet de ses conférences; et choisissant de préférence pour ses leçons la seconde période, il a traité de l'accouchement proprement dit dans son état de simplicité naturelle, et des complications diverses qui réclament alors les secours du praticien. Bien convaincu que dans ces situations anormales qu'on a désignées sous le nom d'accouchements contre nature et d'accouchements laborieux, l'accoucheur ne doit avoir qu'une seule indication à remplir, qu'un but à atteindre, celui d'imiter constamment la marche de la nature, il s'est longuement arrêté à

la description des phénomènes qui annoncent la parturition spontanée, en rappelant successivement la progression de l'enfant dans son passage à travers les parties dures et les parties molles de sa mère, et en signalant les dangers qui ont souvent accompagné cette fonction normale par l'effet d'une précipitation funeste ; car la principale qualité d'un accoucheur digne de ce nom est de *savoir attendre*. On est cependant quelquefois obligé d'agir, de redresser les erreurs auxquelles la nature semble condamner elle-même ses opérations, et, dans ce cas toujours fâcheux, le Professeur a eu le soin d'indiquer les règles à suivre, les préceptes à adopter dans l'application des moyens mis à notre disposition, soit qu'il faille seulement corriger un vice de position de l'enfant, soit au contraire quand la main armée d'un instrument plus ou moins offensif, ne peut procurer la sortie de l'enfant sans compromettre ses jours ou ceux de la femme, par une opération sanglante.

Mais tel est le sort de notre faiblesse qu'aussitôt après sa naissance l'enfant connaît la douleur, et se trouve exposé à une foule de ces maladies qui en déciment souvent le nombre. M. *Duclos*, Professeur suppléant, a été chargé d'en tracer le tableau, d'en signaler la présence, d'en indiquer la véritable médication, et l'on a vu dans ce triste cortège apparaître successivement comme objet de ses leçons, la coqueluche, le croup, les accidents de la dentition, les inflammations thoraciques, et cette série aussi multipliée que funeste de maladies éruptives qui signalent la première enfance.

C'est surtout dans le règne végétal que la Médecine va chercher ses principales ressources pour combattre les maladies. C'est dans le sein des plantes qu'elle vient

puiser ses richesses. L'étude de la botanique est donc, pour l'élève qui veut en connaître tous les secrets, d'une indispensable nécessité. C'est aussi par son étude que M. *Noulet*, Professeur titulaire d'Histoire naturelle médicale, a commencé son cours. Après avoir exposé en détail l'organographie des plantes et décrit les fonctions qui se rattachent à l'ensemble de chaque système, il les a considérées comme formant différentes familles, et s'est attaché surtout à fixer l'attention des Elèves sur les plus usuelles, les plus officinales, et celles dont l'application est le plus fréquemment tentée dans l'hygiène et dans la thérapeutique. Toutefois, sans être exclusif, sans méconnaître que la zoologie présente aussi des avantages réels à ceux qui savent en bien saisir les caractères, M. *Noulet* a détaillé avec soin les différentes espèces d'animaux dont l'usage est plus ou moins familier, et après avoir classé chacune des espèces décrites, il les a plus spécialement envisagées sous le rapport médical, et comme auxiliaires quelquefois heureux d'une médication active.

Enfin, Messieurs, les cours de Clinique interne et de Clinique externe, qui peuvent être considérés comme le complément indispensable de l'éducation médicale, ont été faits dans le grand hôpital de l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques, avec toute la régularité, tous les développements qu'ils exigent, par MM. *Bessières* et *Viguerie*, Professeurs titulaires. Il ne serait pas facile d'exposer ici les faits nombreux dont leurs leçons ont été remplies et les préceptes divers qui ont présidé aux discussions publiques que leur application a fait naître. Dans une enceinte aussi vaste, au milieu de cette immense population qui vient y chercher un abri contre

ses souffrances, le champ de l'observation doit être vaste comme elles. Les maladies nombreuses qui s'y succèdent avec tant de rapidité, en réclamant tour à tour des moyens nouveaux, deviennent à chaque leçon l'objet de réflexions nouvelles ; et pour apprécier dignement chacune des ressources déployées contre leur influence, il faudrait parcourir, soit en ce qui a rapport à la médecine proprement dite, soit en ce qui regarde l'art chirurgical, leur cadre nosologique tout entier. Contentons-nous de consacrer ici que dans ces études cliniques, les Professeurs ne se contentent pas d'observer isolément les faits ; de surcharger la mémoire des Elèves par une foule de détails inutiles, à préparer seulement des matériaux qui ne seront jamais mis en œuvre, et qui cachent ainsi une pauvreté réelle sous les apparences de l'abondance et de la fécondité. La clinique a un but plus élevé. Non-seulement son enseignement doit indiquer, au lit du malade, le vrai caractère des symptômes que la maladie présente, la marche qu'elle suit dans leur production, les variations qu'elle éprouve, et les médications qui semblent les plus propres à en arrêter les progrès : il faut encore saisir au milieu de cette étrange diversité de faits, les analogies qui les rapprochent, les dissemblances qui les éloignent ; l'influence qu'exercent sur leur développement les causes locales et générales qui les entourent, et tracer ainsi tous les caractères d'une véritable constitution médicale. Cette étude est celle à laquelle se sont livrés les plus grands praticiens : c'est sur elle que repose véritablement la Médecine clinique ; c'est elle seule, enfin, qui peut percer l'obscurité qui environne le Médecin à l'entrée de sa carrière, et le diriger dans l'application rationnelle des moyens fournis

par la thérapeutique des maladies. Heureuse la science si elle n'avait jamais eu pour interprètes que des hommes pénétrés de ces sages principes, et qui eussent voulu appliquer à leur développement toutes les ressources de leur zèle, toute la puissance de leur génie !

CINQUIÈME RAPPORT.

Séance du 11 Novembre 1844.

MESSIEURS,

Je n'ai pas la mission de vous entretenir des Sciences en général, des progrès qui en ont signalé la marche, et des heureuses applications qui en ont été faites par le génie de l'homme pour agrandir le champ de ses connaissances ou de sa prospérité. Ma tâche est plus modeste, par conséquent beaucoup plus ingrate. Je dois exclusivement m'occuper de l'enseignement donné dans l'Ecole de Médecine; suivre dans un ordre aussi rationnel que possible les Professeurs chargés d'en développer les principes, et vous offrir ainsi le tableau fidèle des matières que chacun d'eux est appelé à traiter. C'est vous dire assez que j'ai besoin de toute votre indulgence.

Nombre des Elèves en médecine.....	82
Nombre des Elèves en pharmacie.....	3
Total.....	<u>85</u>
Inscriptions en médecine.....	232
Inscriptions en pharmacie.....	9
Total.....	<u>241</u>

Je la réclame à double titre : d'abord pour l'ingratitude de mon sujet, ensuite pour mon insuffisance à le bien remplir. Mais cette indulgence, je n'aurai que quelques instants à la demander ; car, cette fois, j'ai eu le temps d'être court, et, comme au bon Fabuliste, les longs ouvrages me font peur.

Comme la première, comme la base de toutes les connaissances médicales, l'Anatomie et la Physiologie nous paraissent mériter toujours une attention particulière. Ce n'est qu'avec une connaissance parfaite de notre organisation, une juste et sévère appréciation des usages auxquels cette organisation est destinée, qu'on peut espérer de surmonter les obstacles qui s'offrent à chaque instant dans la carrière médicale, et prévenir ainsi ces erreurs déplorables dont les annales de l'antiquité nous fournissent de si nombreux exemples. Sous la direction de M. *Naudin*, Professeur titulaire, les Elèves sont initiés de bonne heure à ces secrets. Ils ont en outre la faculté de répéter eux-mêmes, sur nos tables de dissection, les leçons qu'ils viennent d'entendre, et à l'aide du scalpel, de retrouver ces fibres délicates, ces vaisseaux conservateurs dont la lésion peut devenir si funeste.

Après avoir ainsi étudié l'homme dans son ensemble, et s'être bien pénétré des rapports que les différents organes qui le constituent conservent entre eux, les Etudiants, dans le cours de Chimie professé par M. *Filhol*, descendent encore plus avant dans les profondeurs de sa structure. Tous les principes qui entrent dans la composition du régime organique, s'échappent à ses yeux du creuset où on l'a renfermé, et se dessinent chacun avec les différents caractères qui les distinguent

L'étude des corps inorganiques vient bientôt à son tour l'initier à tous ses secrets, et le chimiste semble avoir brisé le voile dont la nature avait environné ses mystères.

C'est au milieu de ces opérations ingénieuses, variées, utiles, que M. *Combes*, Professeur titulaire de Médecine légale, a trouvé les principaux matériaux de son cours. En prenant pour base de son enseignement la science des empoisonnements, étudiée dans son ensemble, et à un point de vue philosophique et général, non-seulement il a dû s'occuper de la législation qui le régit, et des imperfections qu'elle présente encore sous le rapport humanitaire et social; ses soins ont dû spécialement s'arrêter sur le caractère que présente dans son action chacun des poisons répandus autour de nous, et sur les moyens d'en reconnaître la présence. La véritable mission, en effet, du Médecin légiste, est de poursuivre les effets de la cause toxique sur l'homme vivant, et sur l'homme mort en fouillant son cadavre; de traiter la maladie particulière que le poison développe; de constater sa présence par un examen physique et des recherches chimiques étendues jusqu'aux derniers replis de l'organisation; de recourir aux médications que l'expérience a démontrées les plus efficaces, et de suivre enfin dans les rapports en justice ou dans des consultations officielles, les formes exigées par la loi.

M. *Rolland*, Professeur titulaire de Pathologie externe, a présenté cette année le tableau des maladies chirurgicales qui sont susceptibles d'affecter tous les systèmes, et les signes qu'elles présentent suivant la différence de leur structure. C'est ainsi qu'en traitant de l'inflammation, il a rationnellement indiqué les ca-

ractères qui la constituent , et qui forment tour à tour, d'après le lieu où elle se développe et l'intensité de sa marche , l'érythème simple , l'érysipèle , le phlegmon , l'anthrax et même la pustule maligne. Comme une conséquence de cette inflammation , il a tracé l'histoire des abcès , de la gangrène , et indiqué la marche à suivre dans chacune de ses terminaisons. Ses leçons cependant ne se sont pas bornées à l'étude des maladies des parties molles. Celles des fractures , des luxations des os et de leurs affections organiques , qui ont le plus souvent des résultats si funestes , ne pouvaient pas être oubliées , et le Professeur a principalement fixé sur elles l'attention de ses auditeurs.

Plus vaste encore dans le cercle des altérations qu'elle embrasse , moins positive , moins rationnelle que la pathologie externe , la pathologie interne , confiée à M. *La-font-Gouzy* , a reçu dans ses leçons tous les développements dont elle est susceptible. En s'élevant aux plus hautes considérations médicales , il a fait sentir les difficultés immenses , les obstacles souvent insurmontables qui barrent la carrière du Médecin dans une juste appréciation des faits cachés qui composent cette partie importante de l'art de guérir , et démontré avec quelle prudence il fallait agir pour bien établir le diagnostic des altérations des viscères intérieurs , à travers l'épaisse enveloppe qui les dérobe à nos yeux. Ainsi l'inflammation du cerveau , du foie , des poumons , de la rate , avec tous les désordres qu'elle entraîne , tous les périls dont elle menace la vie ; ainsi les névroses avec toute l'obscurité de leur origine , les bizarreries de leurs phénomènes , les difficultés de leur médication , ont été successivement reproduites dans les leçons , et dévelop-

pées avec toute l'autorité que peuvent donner le savoir et l'expérience.

Initiés avec cette méthodique graduation à la connaissance des maladies, l'Elève a besoin de connaître les ressources abondantes que l'art possède pour les combattre, et cette partie de la science va lui être enseignée dans le cours de Thérapeutique et de Matière médicale, par M. *Dassier*, Professeur titulaire. Il ne suffit pas, en effet, de bien apprécier une maladie, d'en avoir compris la nature et la marche, d'avoir bien assis les indications curatives; il faut connaître encore les moyens capables de les remplir, et les ressources immenses que la nature nous a ménagées dans ce but. Il faut de plus savoir la manière dont ces ressources doivent être employées, et les règles thérapeutiques qui doivent présider à leur usage. C'est un des points sur lesquels notre collègue a surtout insisté; car ici tout est à redouter de la part de l'inexpérience, et les effets d'une dose exagérée d'un médicament essentiel pourrait entraîner des conséquences trop fâcheuses. Mais ce n'est pas seulement dans ces expressions générales d'un traitement quelconque, que se renferme le but qu'on doit atteindre. Il est des médications spéciales dont il faut étudier toutes les exigences, car le Médecin a souvent besoin de les parcourir, et, sous ce rapport, le Professeur est entré dans les plus grands détails sur les spécialités de chacune d'elles. Ainsi les méthodes antispasmodiques, émollientes, toniques, astringentes, fébrifuges, évacuantes, ont trouvé leur place dans les leçons, et reçu, chacune en particulier, les plus utiles développements.

Au milieu de ces éléments variés d'études et de notions médicales, l'Histoire naturelle, en tant qu'elle peut

s'appliquer à l'art de guérir, est venue nous apporter le tribut de ses richesses, par l'organe de M. *Noulet*, Professeur titulaire. Mettant à contribution tous les règnes de la nature, il a successivement développé les principes qui en rendent l'application facile, et soit dans la zoologie, soit dans la botanique, soit dans la minéralogie, il a trouvé une source nouvelle de richesses où le Médecin, comme dans un vaste réservoir, peut puiser les objets les plus essentiels pour prolonger la vie de l'homme, ou du moins pour diminuer les souffrances qui en rendent quelquefois le cours si terrible.

Placé presque en dehors des matières traitées jusqu'ici et dont nous avons fait sentir l'importance; formant en quelque sorte une branche séparée de cet arbre scientifique dont notre enseignement a appris à recueillir les fruits, vivant de ses propres principes, de ses applications spéciales, la science des Accouchements devient cependant indispensable au complément de l'instruction des Elèves. Ils doivent connaître dans tous ses détails, dans ses nombreuses péripéties, cette grande opération de la nature, qui a pour résultat la naissance de l'enfant et pour but la reproduction de l'espèce. Si le plus souvent la nature suit fidèlement les lois qu'elle s'est tracées elle-même, si, comme dans la plupart des êtres créés, la parturition se fait avec facilité et sans danger, par combien d'accidents, par quelles affreuses douleurs la femme n'achète-t-elle pas, dans d'autres circonstances, le plaisir d'être mère! Il faut donc que le Médecin connaisse toutes les ressources que les forces vitales lui réservent dans le premier cas, et que dans le second il soit à même d'en seconder les effets quand elles sont impuissantes. C'est sous ce double rapport, dans ces

situations diverses, que M. *Ducasse*, Professeur titulaire d'Accouchements, a dû envisager la partie de la science qui lui a été confiée. Bien convaincu toutefois que les secours de l'art ne doivent jamais être invoqués que lorsque ceux de la nature ont perdu tous leurs privilèges, il a constamment recommandé à ses Elèves la plus grande réserve, les précautions les plus sévères, la prudence portée jusqu'à ses dernières limites. Peu jaloux d'acquérir la réputation d'accoucheur habile, le Médecin ne doit se livrer aux manœuvres que la science lui indique, qu'après avoir inutilement vu s'épuiser peu à peu les espérances d'une délivrance naturelle, car alors un retard deviendrait funeste, et pourrait compromettre à la fois et la vie de la mère et la vie de l'enfant. Le Professeur a donc retracé dans ses plus minutieuses manifestations, la marche de la parturition simple, spontanée; il l'a ensuite envisagée dans ses complications nombreuses, dans son impossibilité absolue, dans ses exigences impérieuses, et montré dans leurs longs et utiles développements, toutes les ressources d'un art véritablement conservateur, soit que par des moyens naturels il redresse la marche vicieuse de l'opération, l'irrégularité de son mécanisme, soit que par des moyens aussi violents que les difficultés qui les réclament, il rende aux embrassements d'une famille alarmée deux êtres dont la vie était si profondément compromise.

Mais soit que l'enfant vienne naturellement au monde, soit qu'il y soit lancé par une main étrangère, dès qu'il vit, dès qu'il respire, il est passible des maux qui signaleront chacun de ses jours, et ne finiront qu'à la tombe. C'est à l'histoire de ses souffrances, au tableau

douloureux de tant d'infortunes, que M. *Duclos*, Professeur adjoint, a consacré ses leçons. Les longues angoisses d'une vie sans cesse menacée, et dont les commencements sont si difficiles, les infirmités inévitables de la première enfance, les orages de la dentition, le muguet, le flux intestinal, le croup qui n'épargne pas même les fils des rois, tout ce triste cortège de l'existence du berceau a été tour à tour reproduit avec les caractères qui en distinguent les espèces, les causes qui les produisent, les dangers qui l'accompagnent, et à côté de son histoire, celle des avantages que l'art et la nature peuvent déployer contre leurs malignes influences.

Nous voilà, Messieurs, parvenus jusqu'aux limites de l'enseignement des Ecoles. Dans l'immense carrière qui était ouverte devant nous, vous avez pu apprécier l'enchaînement des différentes branches qui en constituent le domaine, les relations plus ou moins directes qui les rapprochent, et la nécessité de puiser dans ces sources nombreuses pour bien constituer l'état de la science. Mais cet enseignement, quelque parfait, quelque profond qu'il paraisse, pécherait par sa base, et pourrait ne consacrer que des notions fausses ou confuses, si l'instruction médicale n'avait pas encore des ressources plus précises pour y porter une plus vive lumière. Il faut sans doute des discussions théoriques, des dissertations orales pour développer la marche d'une maladie, pour en retracer l'histoire fidèle. Il faut que de sa chaire le Professeur fasse descendre sur ses Elèves tout le fruit de ses recherches, tous les trésors de son éloquence, toutes les richesses de son expérience : qu'il l'initie de bonne heure à ces écarts de l'imagination dans l'enfantement des systèmes, et le préserve ainsi pour l'avenir.

de ces graves erreurs où pourrait l'entraîner l'autorité d'un nom justement célèbre.

Dans ce but, et comme complément indispensable de nos études médicales, la législation de nos Ecoles a placé deux cours importants; l'un de Clinique interne, professé par M. *Bessières*; l'autre de Clinique externe, sous le patronage de M. *Viguerie*. Si, pour donner à l'enseignement général toute l'étendue qu'il comporte, le Professeur peut se livrer quelquefois aux caprices de sa pensée; entamer des discussions sur les probabilités de telle ou telle théorie, tel ou tel mode de développement; ici, au contraire, ces divagations seraient non-seulement superflues, mais encore nuisibles. Dans les vastes salles de notre grand hôpital, tout doit être sévère, positif, comme les maladies qui viennent y chercher un refuge. Les faits, rien que les faits, toujours les faits, voilà la base de l'enseignement clinique; et celui qui voudrait se livrer à des divagations oiseuses, à de frivoles dissertations, n'en comprendrait pas la portée, et manquerait essentiellement son but. C'est en présence même de la douleur, devant ce sombre tableau des infirmités humaines, qu'il doit apprendre à en modérer la violence. Une idée préconçue, une classification ingénieuse, une hypothèse brillante, tout s'éteint devant le flambeau de l'expérience, et les illusions du cabinet s'évanouissent au milieu des réalités des maladies. Leur observation attentive, leurs variétés nombreuses parmi la population indigente, agglomérée dans ces larges espaces; les médications diverses employées tour à tour pour les combattre, ont été les principes développés dans les leçons des Professeurs, et cette double branche d'instruction est devenue pour

eux, comme un juge inexorable qui décide sans appel des fausses prétentions d'une théorie, et qui, dans sa balance redoutable, vient peser les destinées d'un système.

SIXIÈME RAPPORT.

Séance du 12 Novembre 1845.

MESSIEURS,

Le talent de l'écrivain, comme celui de l'orateur, consiste à varier le sujet de ses méditations, à offrir à l'imagination cette mobilité de tableaux qui l'entraînent, le captivent sans cesse, et ne lui laissent pas le temps de s'épuiser. Il peut même quelquefois couvrir l'aridité de la matière sous des formes élégantes, et accomplir ainsi la pensée du poète, par l'heureuse combinaison de l'agrément et de l'utilité. Mais comment se soustraire à la monotonie d'un discours qui doit chaque année rouler sur les mêmes objets, présenter le même tableau, avec la facilité seule de l'offrir sous des aspects différents ? Il faut alors se réfugier dans l'indulgence de son au-

Nombre des Elèves en médecine.....	72
Nombre des Elèves en pharmacie.....	5
Total.....	<u>77</u>
Inscriptions en médecine.....	187
Inscriptions en pharmacie.....	17
Total.....	<u>204</u>

ditore, la réclamer comme nous tout entière, et abrégé comme nous, autant que possible, l'exposé des faits dont la rigoureuse observance de nos devoirs nous impose l'obligation de lui raconter l'histoire.

C'est la marche que je vais suivre, en exposant les travaux nombreux qui ont rempli l'année académique de l'Ecole de Médecine de Toulouse. Son enseignement met toujours en première ligne l'étude de l'Anatomie, sous la direction de M. *Naudin*, Professeur titulaire : non pas seulement cette anatomie si minutieusement descriptive qui semble avoir été le partage, et en quelque sorte le cachet des écrivains du xviii.^e siècle; mais bien cette appréciation générale de l'ensemble de l'organisation humaine; ces rapports nombreux, et si indispensables à connaître, des diverses parties qui la constituent; cette anatomie des régions, sans la juste appréciation de laquelle il est impossible à un praticien de devenir bon opérateur, et qui, sans exclure les détails nécessaires, a su cependant se débarrasser de ces recherches multipliées qui, au lieu de l'enrichir, ne font que surcharger la science et l'embarrasser.

Dans un autre ordre d'idées, mais toujours dans leur application à la nature humaine, M. *Filhol*, Professeur titulaire de Chimie médicale et de Pharmacie, a développé dans ses leçons les nombreuses richesses que ces deux sciences peuvent fournir à l'homme, non-seulement dans son état de santé, mais encore dans son état de maladie. Le règne inorganique, comme le règne organisé, sont tour à tour mis à contribution. Avec sa haute raison, sa vaste intelligence, la science a su faire tourner à son profit toutes les ressources que le Créateur a répandues sur le globe, et mettre ainsi à profit les

minéraux, les végétaux, et jusqu'aux animaux eux-mêmes. C'est le secret de ces acquisitions que M. le Professeur a été chargé de leur apprendre; et après avoir obtenu ces résultats, il a fallu leur en exposer les avantages et les heureuses applications.

Elles se retrouvent souvent dans le cours de Médecine légale confié à M. *Combes*. Mais dans l'année écoulée, le Professeur suivant une marche différente, et ne pouvant pas dans une seule campagne épuiser tous les sujets qui se rattachent à cette partie de la science judiciaire, a consacré quelques leçons aux *attentats à la pudeur*, crime si fréquent, et dont nos Cours d'assises nous présentent partout le triste tableau; à la question du *mariage*, si importante au point de vue social, si controversée cependant, et dont la jurisprudence est loin d'être encore bien arrêtée; à la *grossesse*, sujet qui réclame l'intervention du Médecin dans une foule de cas où il s'agit de mariage, d'adultère, de donation entre-vifs, de testament, ou de demandes en séparation, et qui, soit qu'on ait intérêt à en cacher l'existence, soit au contraire qu'il importe de l'établir, est à la fois un motif d'étude pour le Médecin et pour l'Avocat.

M. *Rolland*, Professeur titulaire de Pathologie externe, après avoir développé quelques principes généraux sur cette partie de la science, en a bientôt abordé les spécialités. Il a dès lors, à l'exemple du grand maître *Boyer*, parcouru chacune des régions du corps susceptibles de présenter des altérations pathologiques, et montré successivement les maladies du crâne, de la face, des yeux, de la bouche, du cou, de la poitrine, avec les nombreuses variations et les médications différentes que la même lésion peut offrir suivant la partie qui en

est atteinte. Question difficile, qui exige un tact exquis, une expérience consommée, et qui seule suffirait à distinguer le praticien véritable. Mais avant d'exposer ces hautes considérations de la science, le Professeur a cru devoir retracer aux Elèves ces préceptes généraux de pathologie externe qu'on appelle vulgairement la petite chirurgie, et qui sont relatifs aux pansements, à la pratique de la saignée, aux premiers secours qu'un malade exige, soins précieux qui ne peuvent s'acquérir que par l'usage, et que toutes les ressources de la théorie ne remplacent jamais.

Dans l'étude de la Pathologie interne, M. *Lafont-Gouzy*, Professeur titulaire, a été également obligé de restreindre son enseignement. Le cadre à remplir est si vaste, les affections à décrire si nombreuses, les notions si positives aujourd'hui, et si étendues sur leur caractère et sur leur développement, que quelques mois ne pourraient pas permettre d'en tracer l'histoire. Celle des altérations nerveuses, avec leurs variétés, leurs manifestations singulières, leur indéfinissable mobilité, surtout quand elles attaquent les fonctions principales de la respiration, de la circulation ou des opérations digestives; celle des maladies syphilitiques, avec la discussion approfondie des différentes questions qui depuis trois siècles agitent les esprits sous le rapport de l'identité de leurs virus, et qui, parfaitement résolues dans la conviction du Professeur, sont loin de l'être encore parmi les écrivains modernes; ces histoires des maladies ont rempli la mesure du temps qui leur est consacré, et ont reçu tous les développements dont elles sont susceptibles.

Mais la description d'une maladie serait peu féconde

en résultats utiles, si, après en avoir fait connaître la nature et l'espèce, la science ne possédait pas encore les moyens de la combattre avec efficacité. C'est dans l'étude de la Thérapeutique et de la Matière médicale que le Médecin doit en rechercher les secrets, et que M. *Dassier*, Professeur titulaire, a été chargé d'enseigner aux Elèves. C'est là, pour ainsi dire, le complément de l'art de guérir. Mais quelle variété dans le plan du traitement qu'on est obligé de suivre! quelle diversité dans les indications curatives! par combien de modifications ne faut-il pas passer quelquefois avant d'atteindre le but! Forcé de suivre, dans leurs anomalies nombreuses, les symptômes qui annoncent les maladies, les phénomènes inconstants qui les accompagnent, le praticien est trop heureux d'avoir à sa disposition des ressources multipliées comme les accidents qui les réclament, et de pouvoir puiser dans le vaste arsenal thérapeutique, de quoi satisfaire à toutes les exigences. Les médications émollientes, tempérantes, astringentes, toniques; les remèdes diurétiques, sudorifiques, vomitifs, purgatifs, rubéfiants et caustiques, ont besoin d'être tour à tour mis en usage, et pour en faciliter l'emploi, le Professeur a eu le soin d'en bien faire connaître les espèces, et de poser les règles qui président à leur rationnelle administration.

C'est toujours dans l'intérêt des mêmes principes, c'est-à-dire, sous le point de vue pratique, que le cours d'Accouchements a été fait par M. *Ducasse*, Professeur titulaire. Il est peu de fonctions qui méritent de fixer plus particulièrement l'attention de l'homme, que celle qui préside à la naissance d'un enfant. Il en est peu qui soient dignes d'être plus sévèrement étudiées, car si la

nature a le plus souvent permis que son exécution se fasse spontanément, librement, quoique avec douleur, il est d'autres circonstances au contraire où on l'attendrait vainement de ses seules ressources, et dans lesquelles l'art doit nécessairement intervenir pour éloigner les orages. Dans le premier cas, la précipitation conseillée par quelques écrivains serait presque toujours inutile, souvent funeste; mais dans le second cas, le plus léger retard, la plus légère ignorance des faits, produit des accidents irremédiables, et compromet sans retour la vie de deux individus. C'est à bien établir ces deux catégories, à bien spécifier ce qu'il faut faire quand la marche des événements est troublée, soit par l'effet d'une cause involontaire, soit par une manœuvre inconsidérée, que le Professeur a dirigé la plus grande partie de son enseignement, et après avoir établi suffisamment les indications, il a conseillé de les remplir par les moyens que l'art met à notre disposition, c'est-à-dire, tantôt par l'application seule de la main, tantôt par l'emploi des instruments dont on peut l'armer, ou au moyen d'opérations plus graves encore, auxquelles on ne doit recourir qu'à la dernière extrémité.

Mais l'enfant vient de naître. Il tombe au milieu d'éléments étrangers, indispensables cependant à la continuation de sa vie, et qui ne tardent pas en à en tourmenter les rouages. Souvent même cette faible créature apporte, en naissant, avec elle les premières causes de ses douleurs et de sa mort, si la science n'était pas armée pour en combattre l'influence. La syncope, l'apoplexie, quelques vices de conformation en hâteraient les approches, si le praticien expérimenté n'avait aussitôt recours aux moyens propres à les combattre. *M. Duclos,*

Professeur suppléant, est entré à cet égard dans tous les développements nécessaires ; et prenant l'enfant à une époque plus avancée, lorsqu'il a lutté avec succès contre les accidents de la naissance, il le montre sujet à des maladies qui semblent plus spécialement attachées à son âge et qui produisent la perte d'un si grand nombre. Ainsi le muguet, les dangers de la dentition, l'amai-grissement sans qu'on puisse en établir la cause; les ma-ladies de l'encéphale, du rachis ; le catarrhe suffocant, le croup, les scrophules méésentériques, ont été successi-ment examinés dans leurs phénomènes et dans les indi-cations curatives que présentent ces altérations.

M. *Noulet*, Professeur titulaire d'Histoire naturelle médicale, a donné les plus grands développements à la botanique, dans son application à la médecine et à la pharmacie, parce que le règne végétal fournit beaucoup de substances employées dans l'art de guérir et dans l'économie domestique. Il a traité avec soin les familles des plantes, désigné les caractères particuliers qui les distinguent, les propriétés médicales qu'elles ont en par-tage, et décrit avec détail les espèces végétales, usuelles, médicamenteuses ou agissant comme poisons. Joignant ensuite la pratique à la théorie, c'est au milieu de nos riantes campagnes que très-souvent il conduisait les Elèves, et qu'il leur apprenait à reconnaître les indi-vidus dont il leur avait indiqué les familles.

Pour compléter l'ensemble d'un enseignement médical que Toulouse peut offrir avec orgueil aux Ecoles rivales, M. *Bessières*, Professeur de Clinique interne, M. *Viguerie*, Professeur de Clinique externe, y ont également apporté le tribut de leur zèle, de leur savoir et de leur expérience. Placés sous leur direction dans nos vastes

hôpitaux , au milieu d'une population nombreuse qui vient y chercher un asile à ses misères , les Elèves ont pu étudier les affections variées qui s'y montrent sans cesse , et les suivre dans les périodes diverses de leur manifestation. Ici se retrouve l'application spéciale des préceptes généraux dont les leçons théoriques ont été remplies. Les affections ne s'y rassemblent pas en groupes réunis comme les classifications nous l'indiquent. La nature travaille séparément au développement des phénomènes isolés qui constituent une maladie , et voilà pourquoi les recherches cliniques sont le dernier terme de nos études et le complément indispensable de toute éducation médicale. Grâces soient rendues , en effet , sous ce rapport à la direction imprimée à nos Ecoles dans l'institution des cliniques. Tandis que dans les Facultés des anciens temps l'élève consacrait toutes ses heures à méditer sur de vaines théories , à secouer la poussière des vieux ouvrages , à se bien pénétrer des doctrines de l'Ecole , et sortait de son enceinte sans avoir tâté le pouls d'un malade , ceux de notre époque au contraire sont de bonne heure praticiens. Les dissections cadavériques en les familiarisant de bonne heure avec les secrets de l'organisation , les fréquentations des hôpitaux sous les yeux de maîtres habiles , l'usage si général aujourd'hui de recueillir des observations , tout concourt à développer leur intelligence , à former leur jugement , et , suivant l'expression de *Zimmerman* , ils n'ont pas besoin de vieillir pour acquérir de l'expérience.

Et cependant , Messieurs , malgré ces conditions de succès en apparence si favorables ; malgré ces éléments divers d'instruction dont je viens de vous présenter

l'ensemble , les Ecoles préparatoires de Médecine sont loin d'être prospères , et de réaliser les espérances qu'on avait conçues à leur création. Il faut même l'avouer , elles ont perdu de leur importance , de leur considération ; car d'une part le nombre d'élèves a considérablement diminué , à tel point que dans quelques-unes d'entre elles , il égale à peine celui des Professeurs ; et d'autre part , c'est que leur existence ne repose que sur des bases fragiles et sur le caprice d'une assemblée qui d'un seul mot peut les briser à chaque instant. Sous la double dépendance de l'Université qui en dirige l'enseignement , et des administrations communales qui en délibèrent les dépenses ; bornées seulement à développer les principes de la science , sans autorisation pour en recueillir les résultats et couronner ainsi l'œuvre de leur enseignement par la faculté de donner un titre légal dévolu aux Jurys médicaux ; les Ecoles préparatoires ne sont plus appelées aujourd'hui qu'à jouer un rôle secondaire : elles ne sauraient jamais inspirer ainsi ce degré de confiance qui s'attache à tout ce qui a quelque pouvoir , et les Elèves eux-mêmes séparés d'elles à jamais aussitôt qu'ils y ont pris les inscriptions nécessaires , ne conservent plus pour ces corps désormais inutiles , ces prestiges de considération et cette majesté de souvenirs sans lesquelles leur existence n'est qu'un mensonge.

Il importe donc de changer la destination de ces établissements , d'en modifier les prérogatives , d'en bien déterminer les attributions. Il importe surtout d'en diminuer le nombre , de les placer dans ces grands centres de population , dans ces métropoles du savoir qui attirent la foule ; car c'est là seulement qu'ils peu-

vent rendre de grands services et vivre d'une vie longue et honorable. Ces modifications indispensables ont été signalées dès les premiers temps de l'institution des Ecoles. On sentit de bonne heure et leurs avantages et leurs faiblesses ; mais le Gouvernement voulait laisser au temps le soin de les développer encore. Ce temps semble enfin arrivé. Les lumières ont jailli de toutes parts ; de toutes parts le cri de réforme s'est fait entendre , et un Inspecteur spécial a été chargé cette année de les visiter avec soin , de pénétrer avec tous les Professeurs dans les secrets de leur décadence , de discuter les chances qui restaient encore à leur conservation , et préparer ainsi les matériaux pour une amélioration définitive.

Sous ce rapport, je croirais manquer à mes devoirs si je ne rappelais pas ici publiquement et avec reconnaissance la manière heureuse et intelligente avec laquelle M. *Donné* a rempli sa mission au milieu de nous ; le zèle qu'il a mis à examiner dans les plus grands détails la partie matérielle de notre Ecole ; les renseignements multipliés dont il a cherché à s'entourer dans ses conférences nombreuses et prolongées, et l'assurance renfermée dans de nobles paroles , que nos Ecoles sortiraient enfin de la position précaire qu'on leur a faite à titre d'essai , pour leur rendre cette considération , cette dignité et cette puissance qui leur échappent sans cesse. Pour les acquérir désormais , deux conditions essentielles doivent être remplies , car elles sont aujourd'hui l'expression de tous les vœux et de toutes les pensées. Il faut définitivement , en premier lieu , comprendre ces Ecoles de Médecine , quelque nom qu'on leur donne d'ailleurs, parmi les établissements d'instruc-

tion publique , tels que les Colléges royaux , les Facultés , et les mettre entièrement à la charge de l'Etat. Secondement, les investir du droit de recevoir les Licenciés en médecine ou Officiers de santé , et les Pharmaciens du deuxième ordre. Ainsi se dissiperont tous les éléments de cette décadence dont les Ecoles présentent à des degrés plus ou moins marqués le triste spectacle ; ainsi s'établiront , pour ne plus se briser , ces liens qui enchaînent en quelque sorte l'élève au professeur ; et , ce qui est plus avantageux encore , ainsi disparaîtront de la scène ces Jurys médicaux également funestes à la science et à l'humanité : déplorable institution qui , malgré un demi-siècle d'existence , n'a pas encore acquis son droit de cité devant les hommes de savoir et de raison , et qui , enfantée dans des circonstances malheureuses , auraient dû depuis longtemps disparaître avec elles.



